



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

A dater du 7 nivose an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 47

MARDI, 16 Février 1808.

EXTÉRIEUR.

DANEMARCK.

Copenhague, le 2 février.

Le 59^e anniversaire de la naissance de notre monarque a été célébré ici, le 29 janvier, au bruit de l'artillerie des forts et de la place. Tous les bâtimens étaient pavés dans le port et dans la rade. A l'occasion de la naissance du roi, l'Ordre de Dannebrog a été conféré à quatre personnes, entr'autres à M. le comte Joachim de Bernstorff, directeur du bureau des affaires étrangères et frère du ministre de ce département; M. de Bulow, aide-de-camp du prince royal, et M. de Lindholm qui a rempli dernièrement une mission à Paris, ont été faits chambellans de S. M.

— On évalue à 30 millions de rixdales (cent vingt millions de fr.) les pertes que la ville de Copenhague a éprouvées depuis quinze ans par les incendies, y compris celui du dernier siège. Notre population s'est accrue dans un espace de 43 ans, de 40,578 individus.

(Journal de l'Empire.)

Kiel, le 3 janvier.

Le prince royal de Danemarck est reçu partout où il paraît, avec le plus vif enthousiasme. Il doit repartir incessamment pour Copenhague. La princesse royale et sa fille, nouvellement née, jouissent de la meilleure santé.

— Parmi les navires anglais échoués nouvellement sur les côtes du Jutland, on en remarque un dont la cargaison, qui a été sauvée, consiste en parures et habillemens de femmes. Les capteurs ont mis aussitôt tous ces objets en vente. La côte a été inondée en un instant de dentelles, d'étoffes, etc.; et malgré un encan qui a duré cinq jours, il en reste encore à vendre pour plus de 20,000 rixdalers.

— Le prince royal a répondu, par une lettre très-gracieuse, à M^{me} Karen Muleru, à Callundbrog, qui a déposé 300 onces d'argenterie sur l'autel de la patrie. Il a adressé également des remerciemens à M. Jansen Moller, commissaire commercial à Nantes, qui offre 400 rixdalers par an pendant toute la durée de la guerre.

— On mande de Tönningen, du 3 février, que le jour précédent on y a publié un ordre royal, portant qu'aucune marchandise ne sera libre sans caution, et que toutes celles dont on ne pourra pas prouver l'origine par des certificats en règle, seront vendues, et le produit en sera versé dans les caisses royales.

— Le prince Christian de Schleswig-Holstein, général commandant en Norwège, y a publié une proclamation très-énergique, dans laquelle il invite les habitans de ce royaume à construire et à armer des corsaires. On y lit les passages suivans :

« Après la perte douloureuse de notre flotte, la construction des chaloupes canonnières et les expéditions en course sont devenues le principal moyen de défense pour les côtes de Danemarck, de la Norwège, et en même tems la mesure la plus propre à faire le plus grand mal à nos ennemis. On aurait tort de considérer l'amour du gain comme le seul et le principal motif de ces expéditions. L'honneur que l'on retire d'une guerre volontaire faite à l'ennemi est le comble de la gloire; et c'est là sur-tout le genre de service que réclament et que favorisent les circonstances; c'est par là qu'on peut venger la patrie et guérir ses plaies. Mais, que dis-je, le Norwégien qui a hérité du courage et du vrai patriotisme de ses ancêtres, n'a pas besoin d'encouragement; il est même superflu de lui faire connaître à cet égard les vœux de notre Frédéric; mais j'ai dû, pour satisfaire à mes devoirs, diriger l'attention de mes concitoyens sur un objet aussi important pour la gloire que pour le salut de la patrie. Quels miracles, en effet n'a-t-on pas droit d'attendre des fils des anciens Normands! Rien ne sera impossible à leurs efforts. On verra, sur-tout de nos côtes septentrionales, partir une foule de corsaires qui vont porter la désolation sur celles de l'ennemi perfide qui, ayant foulé aux pieds les principes les plus sacrés du droit des gens, n'écoute plus que les suggestions coupables de l'intérêt personnel. Quel cœur norwégien ne brû-

lerait pas de venger nos pertes et nos affronts? De son côté, le commandement général secondera de tout son pouvoir les armateurs en leur fournissant des armes, des munitions, et en ne laissant échapper aucune occasion de leur être utile, etc. »

— On mande de Kongsberg en Norwège, qu'il s'y trouve déjà un assez grand nombre de prisonniers anglais, la plupart négocians, capitaines, pilotes ou marins de tous les grades.

(Publiciste.)

ALLEMAGNE.

Hambourg, le 6 février.

Le sénat de cette ville, autorisé par un arrêté de la bourgeoisie, a ouvert un nouvel emprunt de 1,500,000 marcs de banque. MM. les sénateurs Hudtwalcker et Meyer, et MM. Conrad Ruckner et George Wortman ont été nommés commissaires de cet emprunt.

(Idem.)

BAVIÈRE.

Augsbourg, le 5 février.

La poste de Paris n'est pas arrivée depuis deux jours; il est à présumer que le débordement du Rhin a causé ce retard. La neige est déjà entièrement fondue dans nos environs, et le tems est très-doux; il est rare d'avoir un hiver aussi peu rigoureux.

— On écrit de Munich, que l'Académie royale des sciences a, du consentement de S. M., prolongé le terme des envois pour le concours ouvert aux gens de lettres qui travailleront à la confection d'une Grammaire générale de la langue allemande. L'époque de la fermeture du concours a été fixée irrévocablement à la fin du mois d'août 1807.

(Journal d'Augsbourg.)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 4 février.

M. le baron de Felz, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de S. M. l'Empereur d'Autriche, accrédité près du roi de Hollande, a eu l'honneur de présenter, le 2 de ce mois, ses lettres de créance à S. M. La veille de ce jour, M. le baron de Munchhausen avait eu l'honneur de présenter également à S. M. ses lettres de créance, en qualité de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire du roi de Westphalie, accrédité près de sa personne.

— L'entrée solennelle de S. M. dans la ville d'Amsterdam, la capitale du royaume, vient d'être fixée, par résolution royale, au samedi 2 avril. S. M. occupera l'hôtel-de-ville, qui lui a été offert par la régence d'Amsterdam, comme le seul édifice propre à servir de palais. La régence va occuper le *Prinsenhoff*, qui lui a été cédé par le roi, tandis que l'intention de S. M. est de prendre des arrangements pour indemniser la régence de la perte qu'elle éprouve par la cession de l'hôtel-de-ville. Déjà on s'occupe à Amsterdam, avec activité, de tous les préparatifs nécessaires pour faire à S. M. une réception digne d'elle et des habitans de la capitale. Le déplacement de résidence ne changera néanmoins rien aux ordres donnés pour l'exposition, dans la ville d'Utrecht, des produits de l'industrie nationale, qui doit avoir lieu pour la première fois cette année.

(Courier de Hollande.)

INTÉRIEUR.

Paris, le 15 février.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 1^{er} décembre 1807, sur la demande de dame Renée - Françoise - Julienne Serault, veuve de Pierre Macé,

Le tribunal de première instance à St-Brieux, département des Côtes-du-Nord, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Mathurin François Serault, embarqué il y a 25 ans pour un voyage de long cours sur le navire *le Levry*.

Par jugement du 29 novembre 1807, sur la demande de François Thuault, cultivateur à Villandry, arrondissement de Tours, en déclaration d'absence de René Deschamps, son beau-frère, réquisitionnaire de 1793, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis environ 14 ans;

Le tribunal de première instance à Chinon, département d'Indre-et-Loire, a ordonné une enquête contradictoirement avec le procureur impérial, et aussi devant le tribunal de première instance à Tours, même département, lieu de la résidence du présumé absent.

Par jugement du 2 décembre 1807, sur la demande de Marguerite Dumortier, célibataire, Louis-Joseph Ferdinand, et Bonne-Marguerite Dumortier, demeurans à Douay, et autres intéressés, en déclaration d'absence de Philippe-Adolphe Dumortier, marchand bijoutier, leur frère et oncle, disparu sur la fin de juin 1789, sans que depuis on ait eu de ses nouvelles;

Le tribunal de première instance à Douay, département du Nord, a ordonné que pardevant M. Vallez, juge à ces fins commis, et contradictoirement avec le procureur impérial, il serait fait une enquête pour constater l'absence de Philippe-Adolphe Dumortier.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande d'Anselme Reignoux, propriétaire à Thenet,

Le tribunal de première instance séant au Blanc, département de l'Indre, a déclaré l'absence de Sivain Raujon.

Par jugement du 11 décembre 1807, sur la demande de Jacques-François Alinquant, couvreur-plombier à Compiègne, et de Marie-Anne-Françoise Decharly, son épouse;

Le tribunal de première instance à Compiègne, département de l'Oise, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis-Alexandre Decharly, de Compiègne.

Par jugement du 18 décembre 1807, sur la demande de Jacques Dolivet, demeurant à Equilly, et autres intéressés;

Le tribunal de première instance à Châteaudun, département d'Eure-et-Loir, a déclaré l'absence de Jean-Louis Marchand, parti en 1793 pour le service militaire.

Par jugement du 10 décembre 1807, sur la demande de Christian Gaspard, et autres intéressés;

Le tribunal de première instance à Sarreguémies, département de la Moselle, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Michel Gaspard, disparu depuis 20 ans.

Par jugement du 31 décembre 1807, sur la demande de Jacques-Pierre Audebert, et autres intéressés;

Le tribunal de première instance à Blois, département de Loir-et-Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques-Louis Audebert, disparu de Blois depuis plus de 10 ans sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 8 janvier 1808, vu la demande de Pierre-Louis Montfort, et demoiselle Ursule Ducros, son épouse, sur l'absence de François Ducros;

Le tribunal de première instance à Nantes, département de la Loire-Inférieure, déclare définitivement l'absence de François Ducros.

Par jugement du 14 décembre 1807, sur la demande de Jean-Claude Vercel, propriétaire à Arbuis.

Le tribunal de première instance à Besançon, département du Doubs, a déclaré l'absence de Jérôme-François-Colin Cambaron.

Par jugement du 2 décembre 1807, sur la demande de Jean Ray, et de Marguerite Lestiven, sa femme.

Le tribunal de première instance à Aubusson, département de la Creuse, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Gabriel Villard, disparu depuis plus de 35 ans sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 20 novembre 1807, sur la demande des mariés Louis Barbellion et de Magdeleine Jolly, et autres intéressés.

Le tribunal de première instance à Romorantin, département de Loir-et-Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Vrain Durant, parti pour le service militaire, et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis le 19 vendémiaire an 7.

Par jugement du 18 décembre 1807, sur la demande de Jean Dignat, fabricant de fayence à Martres.

Le tribunal de première instance à St-Gaudens, département de la Haute-Garonne, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jean-Pierre Lasvignes, de la commune de Salces.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Bordeaux, du 12 février.

61. 71. 60. 27. 48.

Tirage de Paris, du 15 février.

3. 26. 74. 50. 67.

LITTÉRATURE.

Supplément au Recueil des Lettres de Voltaire. Deux vol. in-12. — A Paris, chez Xhrouet, imprimeur, rue des Moineaux, n° 16; Déterville; libraire, rue Hautefeuille, n° 8. etc. 1808.

Ces deux volumes seront les 25^e et 26^e de la Correspondance (édition in-12). C'est beaucoup de lettres (comme dit l'éditeur); mais, ajoute-t-il, personne ne s'est encore avisé de trouver qu'il y en eut de trop. Nous ne sommes pas tout-à-fait de son avis; nous pensons, au contraire, que si Voltaire pouvait renaître, il se plaindrait des éditeurs de ses Œuvres en général, comme il se plaint du libraire Cramer, dans l'un des volumes que nous annonçons, et qu'il leur dirait: « Si vous m'aviez consulté, je vous aurais prié de me laisser faire un choix, et de ne pas vous ruiner à donner tant d'ouvrages indignes d'être lus. Je vous ai dit plus d'une fois qu'on ne va pas à la postérité avec un si prodigieux bagage, etc. »

Ces nouvelles lettres sont adressées à des personnes déjà nommées dans les volumes de la Correspondance; elles ne comportent pas toutes le même intérêt que celles déjà publiées. Je ne veux pas dire pourtant qu'elles en soient dénuées; mais elles n'ont pas aussi souvent que les premières, l'avantage d'offrir de grands aperçus littéraires, politiques, philosophiques; elles n'ont que rarement un but d'utilité générale. L'écrivain n'y discutant ou n'y développant aucune de ces grandes questions d'art, de morale ou de science, qu'il traite avec tant de supériorité dans les autres. Ici le cercle s'est en ne peut plus rétrécir. Ce sont des détails assez secs sur des affaires domestiques, des projets d'acquisitions de biens ou d'embellissements de propriétés acquises, des plaintes contre des faons ou des faussaires: ici, on l'a contrefait, on l'a imprimé frauduleusement; là, on a publié sous son nom des ouvrages qu'il n'a pas faits, comme il fait, de son côté, paraître sous le nom des autres, ses propres œuvres; ici encore, il est en guerre avec ses frères; là, avec sa nièce. Sa vie est une lutte: « Ma vie, dit-il, est celle d'Hercule: je n'en ai ni la taille, ni la force; » mais il me faut comme lui combattre des monstres jusqu'au dernier moment. Si l'on en croyait la calomnie, je finirais par être brûlé comme lui. » Il profère ces plaintes, à propos des livres coupables qu'on lui attribue.

Quoiqu'il en soit, il serait injuste de condamner la publication de ces nouvelles lettres, où l'on trouve du moins le profil du patriarche de Ferney, et dans le portrait de ses amis, quelques linéaments caractéristiques de l'esprit d'un siècle illustré par leurs communs travaux. Cette lecture, sans être attachante, est curieuse, quelquefois

mémophilosophique. Le grand-homme s'y montre souvent avec ses faiblesses; trop prompt sans doute à céder à ses passions, mais prompt de même à revenir, et à réparer. Ainsi, il refusera de lire un discours de Fontenelle, qui ne peut être écrit, dira-t-il, que d'un style maniéré; et quelques jours après, il mandera de lui-même à son ami qu'un discours de Fontenelle, qu'il vient de lire, lui paraît tout-à-fait sage et plein d'esprit. Il s'exprimera sur un autre homme de lettres avec cette modération: « Une personne instruite du sujet de ma pièce (*d'Alzire*) en ayant parlé à M. Lefranc, il s'est hâté de bâiller sur mon fonds; et je ne doute pas qu'il n'ait mieux réussi que moi. Il est plus jeune et plus heureux. Il est vrai que si j'avais eu un sujet à traiter, je ne lui aurais pas pris le sien. J'aurais eu pour lui la déférence que la seule politesse exige. Tout ce que je puis faire à présent, c'est de lui applaudir, si sa pièce est bonne, et d'oublier son mauvais procédé à proportion du plaisir que me feront ses vers. » Je ne veux pas de guerre d'auteurs. »

Et il ajoute cette excellente morale trop peu pratiquée, mais bonne à rappeler aux écrivains: « Les belles-lettres devraient lier les hommes; elles les rendent d'ordinaire ennemis. Je ne veux point ainsi profaner la littérature que je regarde comme le plus bel appanage de l'humanité. »

Dans ses lettres à M. d'Argental, où se traitent peut-être trop souvent les mêmes objets, et ce qui est fâcheux, sous les mêmes formes, on aime à le voir rechercher la critique; j'entends la critique discutée; et s'y soumettre lorsqu'une sage et lumineuse analyse lui en a montré la justesse. Quelquefois, il cède, sans être convaincu; mais dans les circonstances indifférentes: « Pour quoi, dira-t-il, n'aimez-vous pas les traits du tonnerre. Mettez, si vous voulez, les feux; mais j'aime autant les traits. » D'autrefois même, il se loue de ses censeurs. Ainsi, il écrira:

« J'ai lu la critique que fait M. Prévost (l'abbé) de nos Américains... les Desfontaines doivent dire:

Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.

« Je suis encore plus obligé à M. Prévost de ses critiques que de ses louanges. Il ne faut être que le *Mercure galant de Vise* pour louer; mais pour critiquer avec finesse et sans blesser, il faut avoir l'esprit bien délicat et bien poli, etc. »

Je vais rapporter quelques-uns de ses jugemens sur lui-même:

« L'épique est mon fait (dit-il quelque part en parlant de la *Henriade*). Il me semble qu'on marche bien plus à son aise dans une carrière où on a pour rival Chapelain, Lamotte et Saint-Didier, que dans celle où il faut tâcher d'égaler Racine et Corneille, etc. »

« Ne vous attendez pas, mon cher ange (écrit-il à M. d'Argental) que l'Histoire très-abrégée de l'Empire vous amuse comme le *Siecle de Louis XIV*. C'est un champ mille fois plus vaste, mais plein de bruyères et de ronces. Les ames sensibles et faites pour les choses de goût frémissent au nom d'Albert-l'Ours et de Vitelpace; mais, dans l'oisiveté de mon séjour à Gotha, M^{me} la duchesse de Saxe avait exigé de moi ce travail, que j'entrepris avec ardeur. Je ne savais pas alors que d'autres, plus en état que moi de remplir cet objet, faisaient une histoire d'Allemagne dans le goût de celle du président Hénault. J'avais fait cette histoire que M^{me} la duchesse de Saxe-Gotha m'avait commandée, comme on commande des petits pâtés, etc. »

A propos de sa comédie de la Prude, attaquée par M. d'Argental, il prend en main les droits de l'offense. Son Adine lui paraît intéressante autant que neuve; tous les personnages lui paraissent bien conçus et nécessaires. « La Prude, dit-il, est une femme qui est encore plus faible que fourbe: elle en est plus plaine sante et moins odieuse. » Cette conséquence, si elle était juste, serait la critique du chef-d'œuvre de notre scène, de *Tartuffe*, et de l'admirable conception du personnage d'*Arsinoé*, le type de toutes les prudes. L'on voudra bien me permettre ici une légère digression. Entendons-nous.

Qu'est-ce qu'une prude? C'est, pour la peindre en deux mots, une femme fourbe en morale, en vertu. Les Phariséens, appelés si énergiquement des *sépulchres blanchis*, me donnent une idée de la prude. L'affectation de la décence, de la sagesse, de la continence, et non l'amour de ces vertus; l'observation de soi-même en public; le soin marqué de fuir scrupuleusement tout ce qui semble porter atteinte à la pudeur: tels sont les grands traits de ce caractère.

Molière nous en a tracé deux portraits. Dans ses conceptions aussi sûres que rapides, il a su distinguer ce qui tient au vice, de ce qui ne tient qu'au travers. Ainsi, *Arsinoé* d'un côté; de l'autre, *Armande* et *Bélise*. Ici la pruderie

est ridicule, c'est la pédanterie: là, odieuse, c'est la *tartufferie* si je puis risquer ce terme. Remarquons bien la différence: dans ces trois modèles, vous ne voyez pas, par exemple, que la dévotion ou, pour mieux dire, l'affectation d'un zèle pieux soit un des traits nécessaires de l'ensemble. Armande et Bélise, quoique prudes, vivent honnêtement et sont, comme les appelle le bon Chrysale, des philosophes. Molière n'a voulu ici, je le répète, que peindre un travers, un vice de l'esprit, et non pas un vice de cœur; un égarement qui peut n'être que momané, une nuance enfin de la pruderie. Dans *Arsinoé* au contraire, c'est la prude, toute la prude autant qu'elle peut l'être; c'est le pendant de *Tartuffe* qu'il a voulu exposer, pour rendre odieux le pire des vices, l'hypocrisie. Aussi, remarquez encore qu'il n'a laissé rien échapper. Il a vu et il a dû voir que celle qui compose ses dehors, qui se fait de beaux semblans pour tromper les hommes, doit porter le soin de la fourberie jusque dans la pratique des choses saintes, et que la fausse honnête femme dans la société sera, dans les actes de religion, la fausse dévote; il a dû en conséquence, et pour que sa peinture fût achevée, emprunter ici quelques-uns des traits de *Tartuffe*; mais ne nous méprenons pas, ces traits ne sont qu'accessoires. Qu'a-t-il peint dans *Tartuffe*? L'hypocrisie de la religion; dans *Arsinoé*? La pruderie, qui est l'hypocrisie de la vertu: et jamais ces deux caractères ne se confondent; car l'un est bien distinctement, et toujours un faux dévot, l'autre bien distinctement et toujours une prude. Les preuves de l'observation savante de ces deux nuances sont dans l'action et l'expression des deux personnages. La Dorise de Voltaire est bien aussi véritablement une prude. Esclave des bienséances, comme *Arsinoé*, elle se venge dans l'intérieur, des privations et des entraves qu'elle s'impose dans le monde. Le goût de la retraite est sur ses lèvres, et elle toute mondaine dans le cœur, etc.; mais ce personnage, qui pourtant paraît au premier plan du tableau, n'est qu'une esquisse, n'est tracé que de profil, n'est que le trait d'un pinceau ingénieux, léger, superficiel; tandis qu'*Arsinoé* est le portrait fini d'un grand maître.

L'on conçoit que Voltaire qui se constitue juge de ses propres ouvrages, s'établit aussi juge de ceux des autres; et toujours (je veux dire lorsque la passion ne vient pas fausser son jugement) l'on retrouve dans ses décisions cette justesse ou cette originalité d'aperçus qui éclaire mieux l'esprit qu'une longue dissertation. Par exemple, défend-il ce vers de la *Henriade* (il s'agit encore ici de lui):

Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés.

« Il restera, s'écrit-il, jusqu'à ce qu'on ait trouvé mieux. »

Je l'ai jamais encois, qu'eussai-je fait fiade?

« N'est pas plus grammatical, et c'est en cela qu'est le mérite. »

Cette remarque pourra fort bien n'être pas comprise par tout le monde; mais ici c'est aux poètes qu'un poète s'adresse:

Il donne de bons conseils à M. de Cidevilla qui l'a consulté sur une épître...

« Vous avez raison de croire votre épître un peu longue et pas assez châtée: »

Réprimez d'une main avare et difficile

De ce terrain fécond l'abondance inutile.

Emoudez ces rameaux confusément éparés;

Ménagez cette seve, elle en sera plus pure.

Songez que le secret des arts

Est de corriger la nature. »

Voici quelques réflexions d'une bonne critique, à propos des lettres de la reine Christine:

« J'ignore si ces lettres secrètes de Christine sont écrites en italien et traduites en français. Je vois avec peine dans ces lettres les termes de *pompons* et de *calotins*, mots que j'ai vus naître dans notre langue. Au reste, si ces lettres sont de Christine, elles font peu d'honneur à son jugement. Quand on a abdiqué un trône, il faut être sage, etc. »

Autre jugement sur *Gulliver*:

« C'est le Rabelais de l'Angleterre, mais c'est un Rabelais sans fatras, et ce livre serait amusant par lui-même, par les imaginations singulières dont il est plein, par la légèreté de son style, etc., quand il ne serait pas d'ailleurs la satire du genre humain. »

Autre sur Gresset:

« J'ai vu la *Chartreuse*; c'est, je crois, l'ouvrage de ce jeune homme où il y a le plus d'expression, de génie et de beautés neuves; mais sûrement cet ouvrage sera bien plus critiqué que *Ver-vert*, quoiqu'il soit bien au-dessus. Un premier ouvrage est toujours reçu avec idolâtrie; mais le public se venge sur la seconde

pièce et brise souvent la statue qu'il a lui-même élevée.

Les réflexions qui suivent sont remarquables.

« Pourquoi dites-vous, écrit-il à M. Formey, que madame de Montespan était la femme la plus bizarre et la plus folle qui fût jamais ? Qui vous l'a dit ? avez-vous vécu avec elle ? Tout Paris sait que c'était une femme très-aimable. Elle fut indignée du goût du roi pour madame de Maintenon, qu'elle regardait comme une domestique ingrate. En quoi a-t-elle été la femme la plus bizarre et la plus folle qui fût jamais ? »

« Qu'est-ce que c'est que le vieux Dupuis ? (de la pièce de Dupuis et Desronais) on dit que la pièce est de Collé ; si cela est, elle doit être extrêmement gaie ; comme toute honnête comédie doit être ; car, pour les comédies où il n'y a pas le mot pour rire, c'est une infamie que je ne pardonnerai jamais à cette folle de Quinault qui mit à la mode ce monstre si opposé à son caractère. »

Ce courroux peut surprendre dans la bouche du père de *l'Enfant prodigue*, de *Nanine*, etc.

Le mot suivant explique peut-être la haine de Collé pour l'auteur de *Mahomet* :

« J'ai eu l'insolence de faire venir chez moi une troupe de comédiens qui ont très-bien joué *Henri IV* (la Partie de chasse) Pour *Henri IV*, j'aurais voulu qu'il eût un peu plus d'esprit ; mais le nom seul de Henri m'a ému. Il suffit souvent d'un seul nom pour le succès. »

Il confesse, à la page 147 (2^e vol.), qu'il a fait la moitié des vers de *l'abbé du Resnel* : ce qui n'était point ignoré, mais ce qui n'avait pas encore été confirmé, je crois, par l'aveu de Voltaire.

Ailleurs, il porte ce jugement sur Sédaine :

« Je ne connais personne qui entende le théâtre mieux que vous, et qui fût parler ses acteurs avec plus de naturel. C'est un grand art que celui de rendre les hommes heureux pendant deux heures. »

Et celui-ci sur deux autres académiciens :

« Nous avons perdu un très-bon académicien dans l'abbé d'Olivet. Il était le premier homme de Paris pour la valeur des mots ; mais je crois son successeur, l'abbé de Condillac, un des premiers hommes de l'Europe pour la valeur des idées. Il aurait fait le livre de *l'Entendement humain*, si Locke ne l'avait pas fait, et Dieu merci, il l'aurait fait plus court. »

Ailleurs : « J'ai lu tous les mémoires de Beaumarchais, et je ne me suis jamais tant amusé. J'ai peur que ce brillant écervelé n'ait au fond raison contre tout le monde, etc. »

Je rapporterai quelques-uns de ces traits ou de ces tours de style piquant et précis, qui lui sont particuliers, et qui aidaient à trahir le secret des productions qu'il imaginait de faire couvrir sous des noms d'emprunt.

« Envoyez-moi, je vous prie, les vers de l'aimable Bernard, et même le discours satyrique de l'abbé Desfontaines à l'Académie. Il faut que j'aie le miel et le miel du Parnasse. »

« Je vous envoie l'ode sur *Ingratitude* ; j'ai dédaigné de parler de Desfontaines, il n'a pas assez illustré ses vices. »

Plus loin, il gâte cette pensée en la paraphrasant : « Vous devriez mander à M. le Franc qu'il est indigne de lui, de ménager l'abbé Desfontaines qu'il méprise. Les éloges d'un scélérat ne doivent jamais flatter un honnête homme, et Desfontaines n'est pas assez bon écrivain pour racheter ses vices par ses talents, et pour donner du prix à son suffrage. »

Ailleurs : « Rousseau m'a envoyé cette longue et mauvaise ode, dont vous parlez. Il m'a fait dire qu'il me faisait ce présent par humilité chrétienne, et qu'il m'a toujours fort estimé. Je lui ai fait dire que je m'entendais mal en humilité chrétienne, mais que je me connaissais fort bien en probité et en odes ; que, s'il m'avait estimé, il n'aurait pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avait calomnié, il aurait dû se rétracter ; que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix ; qu'à la vérité il y a de l'humilité à faire de pareilles odes, mais qu'il faut être juste, au lieu d'affecter d'être humble. »

Voici une remarque qui ne saurait être indifférente, et qui pourrait fournir matière à réflexions aux auteurs dramatiques qui cherchent de préférence leurs sujets dans l'histoire de leur patrie. Il est question de la tragédie du *Siege de Calais*, qu'il ne connaît pas :

« On me mande comme à vous, Monsieur, que le *Siege de Calais* n'a réussi chez aucun homme de goût ; cependant il est bien difficile de croire que la Cour se soit si grossièrement trompée. Il est vrai que le prodigieux succès qu'eut le *Caïn* de Crébillon doit faire trembler. »

C'est toujours beaucoup que les Français aient été patriotes à la comédie. C'est une chose singulière qu'il n'y ait aucun trait, dans Sophocle et dans Euripide, où l'on trouve l'éloge d'Athènes. Les Romains ne sont loués dans aucune pièce de *Senèque le tragique*. Je ne crois pas que la mode de donner des coups d'encensoir au nez de la nation dure long-tems au théâtre. Le public, à la longue, aime mieux être intéressé que loué. »

La Correspondance de Voltaire, dans les 24 volumes qui sont connus, est mêlée de vers : l'on en trouve peu dans les deux nouveaux que nous annonçons. Je transcris les suivans, parce qu'ils renferment une imitation des beaux vers de Virgile sur la Renommée. Ils commencent une lettre adressée au roi de Prusse :

A moi, Gresset, soutiens de ta lyre éclatante
Les sons déjà cassés de ma voix tremblotante,
Envoie en Silésie un perroquet nouveau,
Qui vole vers mon prince, aux murs du grand Glogau.
Un oiseau plus fameux et plus plein de merveilles,
Qui possède cent yeux, cent langues, cent oreilles,
Le courier des héros, déjà dans l'Univers,
A prévenu tes chants, à devancé mes vers ;
La Renommée avance, et sa trompette efface
La voix du perroquet qui gazonille au Parnasse.
On l'entend en tous lieux cette fatale voix
Qui déjà sur le trône étonne tous les rois.

Où je me trompe fort, ou dans ces deux volumes l'on a fait double emploi ; je veux dire qu'ils renferment quelques lettres, imprimées déjà dans l'ancienne correspondance, entr'autres celle à l'abbé de Sade, commençant par ces mots : *Ainsi donc vous quittez Paris*, etc. La lettre 154^e du 1^{er} vol., à M. de Richelieu, et la 31^e du second, à M. Palissot. N'ayant pas le tems de vérifier mes conjectures, je n'affirme rien.

Au total, cette édition ne peut manquer d'être accueillie et recherchée, elle est une suite indispensable, et une partie nécessaire de la collection des Œuvres de M. de Voltaire ; aussi les éditeurs ont-ils eu soin de prendre les formats de l'édition de Kehl, et de s'en rapprocher le plus possible. LAVA.

SCIENCES MÉDICALES. — BOTANIQUE.

Plantes usuelles, indigènes et exotiques, dessinées et coloriées d'après nature, avec la description de leurs caractères distinctifs et de leurs propriétés médicales, par Joseph Roques, docteur en médecine de l'ancienne faculté de Montpellier, et membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires. 6^e, 7^e, 8^e, 9^e et 10^e livraisons (1).

On a vu, par les premières livraisons annoncées en cette feuille, que l'auteur s'était imposé la tâche ingrate, mais honorable, de signaler dans la plupart de nos plantes médicinales, et leurs vertus réelles et leurs vertus supposées. Les expériences faites antérieurement à cet égard, étaient trop récentes, peu nombreuses, et surtout peu décisives. Ce n'est pas qu'on n'eût déjà beaucoup écrit sur ce sujet dans les matières médicales ; mais les auteurs s'en étaient trop rapportés les uns aux autres, et leurs suffrages en faveur d'une plante perdaient de leur poids à mesure qu'on remontait à la source. Ceux qui avaient accrédité les premiers un remède, avaient presque toujours négligé de nous faire connaître le cas particulier dans lequel ce remède leur avait réussi ; en sorte que les écrivains qui vinrent après eux, généralisèrent et étendirent à toutes les circonstances ce qui n'était applicable qu'à une seule.

De là ces formules vagues, répandues dans Chomel, Lémery et dans les Dictionnaires de plantes et de matière médicale, où l'on recommande l'usage d'une racine, d'une fleur, ou de toute autre partie de la plante pour les affections de la poitrine, des reins, et pour la guérison de la fièvre, de la phthisie, de la dysenterie, de la péripneumonie, etc. etc. Mais pour quelles fièvres, dans quelles affections de la poitrine, des reins ou des voies urinaires conviendront ces re-

medes ? N'y a-t-il pas des péripneumonies bilieuses et des péripneumonies inflammatoires, des fièvres, des phthisies et des dysenteries de diverses espèces, en sorte qu'un médicament utile dans l'une peut être contre-indiqué dans une autre ?

M. le docteur Roques, convaincu de la nécessité d'une réforme, a entrepris de spécifier la nature et la période des maladies où un remède préconisé doit obtenir quelques succès. En même-tems, s'armant d'un doute légitime sur la vertu presque miraculeuse qu'on s'obstina à reconnaître dans certains végétaux employés par la routine, et le plus souvent sans fruit, il entre dans l'analyse chimique de chaque plante qu'il décrit pour y reconnaître les bases de quelques propriétés particulières. De là il passe aux expériences faites par lui-même ou par des savans estimables qui ont essayé, comme lui, de s'assurer des propriétés réelles de certaines plantes, dans des cas de maladie bien déterminés. Il cite exactement le nom des expérimentateurs parmi lesquels se trouvent Peyrilhe, Alibert, Schwilgué ; et tout ce que renferme de plus positif les matières médicales de Lémery, de Desbois, de Rochefort, est également cité par lui, sous le nom de chacun de ces auteurs. C'est donc à l'aide de la chimie, et principalement par les lumières de l'expérience, qu'il cherche à constater les effets véritables des plantes sur l'économie animale.

Son plan ne comprend pas toutes les plantes, mais seulement les plantes usuelles, et notamment celles auxquelles on a prêté gratuitement des vertus extraordinaires. Du nombre de ces dernières sont plusieurs du genre des vénéneuses, telles que l'euphorbe, la ciguë, l'aconit, le colchique, la belladonna, la jusquiame, le laurier-cerise, le laurier-rose et quelques autres vantées, à ce qu'il paraît avec raison, par Storck et par plusieurs grands praticiens, dans le traitement des maladies chroniques. L'auteur ne rejette point d'une manière absolue l'usage intérieur et modifié de ces remèdes héroïques, administrés avec prudence, mais il en conseille plus volontiers l'application extérieure dans les cas rebelles où l'extrême énergie des moyens est rarement un défaut ; et dans la supposition où ces poisons végétaux auraient été introduits dans l'économie, il ne manque pas de suggérer les moyens les plus propres à faire cesser les désordres qu'en auraient pu résulter. Sous ce point de vue, peut-être les champignons devaient-ils occuper une place dans son recueil ; une description sur-tout semblait nécessaire pour obvier aux méprises assez fréquentes sur quelques espèces meurtrières. Au reste, une telle omission, si c'en est une, sera facilement réparée.

Parmi les 120 plantes décrites et gravées dans les cinq livraisons faisant suite aux premières déjà annoncées, il en est d'indigènes, qu'on regarda long-tems comme des spécifiques ; le gui de chêne, par exemple, pour l'épilepsie ; et qui sont cependant inertes ou du moins sans propriétés connues ; il en est d'exotiques et que rien ne peut remplacer ; de ce nombre sont la racine du Brésil, dite *ipecaacuanha*, dont l'emploi est justifié par des faits nombreux ; le camphrier, arbre originaire des îles de Java et de Sumatra, du Japon et de la Chine, précieux par la substance concrécible et blanche qu'on obtient de ses tiges, et dans laquelle chaque jour on découvre de nouvelles propriétés médicales de la plus haute importance pour le traitement de diverses maladies ; d'autres également étrangères, telles que la canelle, la cascaille, le contragèva, le copaïer duquel on recueille une liqueur résineuse vendue cherement dans le commerce sous le nom de baume de copahu, peuvent plus aisément être remplacées par les aromates de nos climats, et par la térébenthine. L'hysope dans l'asthme humide des vieillards est préférable à beaucoup de végétaux qu'on tire des pays éloignés. Nous possédons encore dans nos contrées le chardon béni et la grande chélidoine, recommandables contre l'atonie et les engorgemens des viscères. Les toniques astringens, quelquefois très-utiles, se trouvent par-tout en Europe. Les toniques légers, tels que ceux pris dans la famille des chicoracées, les émoulliens et les résolutifs doux ne sont pas moins communs chez nous. La fougerie enfin nous offre un puissant vermifuge, sur-tout quand on l'administre d'après la méthode autrefois secrète de la veuve Nouffer, dont notre auteur donne la description détaillée, ainsi que de plusieurs autres compositions magistrales justement estimées.

Les Indes nous fournissent le jalap, et l'Amérique la gomme-gutte, deux évacuans drastiques dont la médecine fait un grand usage ; mais qui doivent toujours être administrés à de faibles doses. Employons, après les avoir mieux préparés, qu'on ne le fait communément, la coloquinte qui croît dans quelques parties de l'Europe, et l'hellébore, plus célèbre encore par l'usage qu'en faisaient les anciens, dans les cas de manie due aux altérations du système digestif et intestinal, et que nous pourrions employer aussi fructueusement qu'eux, dans des cas analogues.

(1) Prix de la livraison composée de six planches contenant 24 plantes, 6 fr. pour Paris, et 6 fr. 50 c. pour les départements ; pap. velin, 12 fr., et 12 fr. 50 c. pour les départements.

A Paris, chez l'auteur, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 17, et chez M^{me} veuve Roquart, libraire, rue de l'Éperon, n° 6, près celle Saint-André-des-Arcs.

Cet ouvrage, format in-4°, papier écu-fin d'Auvergne, paraît par livraison. Il sera composé d'environ 500 plantes gravées et coloriées avec le plus grand soin. La collection formera 24 livraisons en deux volumes.

Tous les vingt jours il paraît une livraison.

Sous les lettres correspondantes de ce même recueil alphabétique, l'auteur rappelle tout ce qu'on a pu savoir jusqu'ici des effets de la gratiole ou *herbe au pauvre homme*, purgatif violent, infidèle, dont le pauvre fait trop souvent un usage indiscret : du *cyclamen* ou *pain de pourceau*, plante suspecte employée seule, et utile peut-être dans la composition de l'onguent *arthanita*, dont on frotte le ventre des enfants pour en expulser les vers; de la *clematite*, vulgairement *herbe-aux-gueux*, qu'on peut laisser dans la classe des rubéfiants, et que sa qualité caustique exclut du nombre des remèdes internes; de la *digitale pourprée*, autre plante dangereuse, et que cependant beaucoup d'auteurs anglais et allemands, qui sans doute savent la préparer, ont mise en usage avec des succès marqués dans des phthisies déjà très-avancées. Des observations récentes sur ce sujet sont consignées dans les premiers numéros des *Annales de littérature médicale étrangère*, par Kluyskens.

Les autres détails seront lus avec plaisir dans l'ouvrage même, d'autant plus que ces nouvelles livraisons sont riches et d'une exécution correcte. Les planches en sont encore mieux gravées que dans les précédentes.

TOURLET.

MONNAIES.

Traité des monnaies d'or et d'argent qui circulent chez les différents peuples, examinées sous les rapports du poids, du titre et de la valeur réelle, avec leurs diverses empreintes; précédé du rapport de l'administration des monnaies à S. Ex. le ministre des finances, sur l'utilité de cet ouvrage; par Pierre-Frédéric Bonneville, essayeur du commerce (1).

Nous avons déjà rendu compte de cet ouvrage important, qui a obtenu la sanction de l'administration, et pour lequel le Gouvernement a souscrit au nombre de 100 exemplaires. Les décrets de plusieurs souverains, récemment publiés, annoncent qu'on s'occupe dans des Etats voisins et alliés, d'opinions relatives aux monnaies; nous avons cru cette circonstance favorable pour appeler de nouveau l'attention publique sur cet ouvrage.

Il est orné de 189 planches, qui présentent les empreintes de presque toutes les monnaies d'or et d'argent des quatre parties du Monde, frappées depuis environ un siècle et demi, et contient :

1^o Le rapport des anciens poids français avec les nouveaux, et le rapport des nouveaux poids avec les anciens;

2^o Une table de correspondance de l'échelle du nouveau titre, avec les échelles des titres anciens, tant pour l'or que pour l'argent;

3^o Le rapport des millièmes d'or par kilogrammes, contenus dans un lingot de doré ou d'or tenant argent, en grains d'or ou d'argent par marc.

L'article des monnaies de chaque pays se compose des objets suivants, savoir : les monnaies de compte; une table des rapports du poids employé à peser l'or et l'argent, avec les poids de France anciens et nouveaux; la description des monnaies réelles; les lois qui en fixent les poids, le titre et les tolérances ou remèdes, dans le cas où elles sont connues.

Cet exposé est suivi de tableaux, où l'on trouve :

1^o. Les dénominations des monnaies, classées par règne;

2^o. Les numéros des planches et des pièces;

3^o. Le poids des pièces essayées, exprimé en poids français anciens et nouveaux;

4^o. Le titre des pièces essayées, exprimé en karats ou en deniers et en millièmes, avec des notes où sont désignées les variations de titres que l'on trouve sur les mêmes espèces, avec leur millésime, ainsi que les pièces de fausse fabrication qui circulent, et leur titre,

5^o La quantité de matière fine contenue dans la pièce, d'après l'essai, exprimée en poids anciens et nouveaux;

(1) Vol. in-fol. cartonné, papier écu fin double.

Prix 74 fr. avec le supplément, et 81 fr. par la poste.

On a tiré quelques exemplaires sur papier vélin, dont le prix est de 154 fr. avec le supplément; et par la poste, 159 fr.

A Paris, chez l'auteur, rue des Ecrivains, n° 22, vis-à-vis le cloître Saint-Jacques de la Boucherie, division des Lombards; et chez Duminil-Lesueur, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n° 78.

6^o. Enfin le titre et le prix des monnaies, suivant le tarif de France.

Cet ordre a été suivi pour chacune des puissances qui composent cet ouvrage, et les gravures des monnaies sont placées immédiatement après le dernier tableau de chaque pays.

La traduction des légendes des monnaies de l'Asie et de l'Inde a été faite par MM. Silvestre de Sacy, Langlès, membre de l'Institut de France; Akerblad, savant Suédois, correspondant du même Institut; et Alexandre Hamilton, membre de l'Institut de Calcutta. Ces noms suffisent pour en garantir l'exactitude. M. Bonneville a inséré dans cet ouvrage des notes extrêmement précieuses sur les monnaies des Indes, qui lui ont été communiquées par M. Hamilton.

Parmi les monnaies de l'Asie, on trouvera la belle collection des monnaies zodiacales, ainsi nommées, parce qu'elles portent l'empreinte des divers signes du zodiaque. Ces monnaies ont été frappées sous le Grand-Mogol Djéhanguir et la princesse Nour Djehan ou Nour-Mahal; elles sont accompagnées des notes curieuses de M. Silvestre de Sacy et du colonel Gentil, lequel a séjourné 26 ans dans l'Inde, comme résident de France auprès du Nabad d'Aoud Schodja-Eddaula.

D'après le vœu exprimé par plusieurs personnes recommandables par leurs lumières, M. Bonneville a enrichi son ouvrage d'un supplément, où toutes les pièces qui y sont contenues, sont évaluées en francs et centimes, non-seulement suivant le prix du tarif, d'après le titre des pièces, mais encore suivant leurs valeurs, dans le commerce des échanges, comparativement aux monnaies de l'Empire français; c'est-à-dire que l'auteur a encore donné la valeur de toutes ces pièces en francs et centimes, sans déduction des frais de fabrication; déduction qui est toujours comprise dans le tarif. Il a ajouté de nouvelles instructions sur les monnaies de Raguse et de Naples, qu'il n'avait encore pu se procurer lors de l'impression de l'ouvrage.

Ce Supplément contient en outre l'empreinte des dernières monnaies napolitaines frappées sous Ferdinand IV; il est composé de 4 colonnes, à la tête desquelles on trouve le nom de chaque Puissance, dans le même ordre que celui qui a été suivi dans le cours de l'ouvrage; la même pagination des grands tableaux qui contiennent les évaluations de chaque pièce, et la désignation de la nature des espèces.

BEAUX-ARTS.

Le Musée Français, publié par MM. Robillard-Peronville et Laurent.

57^e livraison, composée de :

Hercule entre la Volupté et la Vertu, peint par G. Crayer, dessiné par Chéry, gravé par Trière.

Le Déluge universel, peint par Alexandre Veronèse; dessiné par Vincent, gravé par Levasseur.

Vue des côtes de Nice, peint par N. Berchem, dessiné par Genillon, gravé par R. Daudet.

Amazonne, dessiné par Granger, gravé à Rome par Jos. Demeulemeester.

AVIS.

Les verreries de Sainte-Anne, près Baccarat, département de la Meurthe, dont les produits ont de tous tems été si recherché, avait cessé pendant quelques années d'être en activité. MM. Lippmann et compagnie, propriétaires actuels de ce bel établissement, viennent d'y réunir tous les moyens de lui rendre et même d'augmenter son ancienne splendeur.

LIVRES DIVERS.

Sainclair ou la Victime des Sciences et des Arts, nouvelle; par M^{me} de Genlis.

Un vol. in-18, Prix, 1 fr. 25 c. pour Paris, et 1 fr. 50 c. franc de port par la poste.

A Paris, chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins n° 9.

On trouve à la même adresse la collection des ouvrages de M^{me} de Genlis.

Nouvième numéro de la *Correspondance sur l'Ecole impériale polytechnique*, rédigée par Hachette, professeur des Pages de LL. MM. II. et RR. — In-8° avec planche.

A Paris, chez Bernard, libraire, quai des Augustins, n° 25.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

| | à 30 jours. | à 90 jours. |
|-----------------------------|------------------------|--------------------|
| | fr. c. | fr. c. |
| Amsterdam b ^o .. | 55 $\frac{1}{2}$ | 55 $\frac{1}{2}$ |
| — Courant..... | 56 $\frac{1}{2}$ | 56 $\frac{1}{2}$ |
| Hambourg..... | 180 $\frac{1}{2}$ | 180 |
| Madrid eff..... | 15 55 | 15 45 |
| — vales..... | | |
| Cadix eff..... | 15 55 | 15 40 |
| — vales..... | | |
| Barcelonne eff.. | | |
| Lisbonne..... | 455 r | 465 r |
| Livourne..... | 502 | 499 |
| Naples..... | | |
| Milan..... | 7 19' d p. 6' | 8' |
| Basle..... | $\frac{1}{2}$ p. | 1 $\frac{1}{2}$ p. |
| Francfort..... | | |
| Auguste..... | 250 | 248 |
| Vienne..... | 118 | |
| St-Petersbourg.. | | |
| Lyon..... | $\frac{1}{2}$ p. | 1 $\frac{1}{4}$ p. |
| Marseille..... | pair. | 1 p. |
| Bordeaux..... | $\frac{1}{2}$ p. pair. | 1 $\frac{1}{4}$ p. |
| Montpellier.... | p. | |
| Gènes eff..... | 471 | 469 |
| Genève..... | | 160 $\frac{1}{2}$ |

EFFETS PUBLICS.

| | | |
|---|--------|----|
| Cinq pour j. du 22 sept. 1807.. | 86 fr. | c. |
| Idem. jous. du 22 mars 1808.... | fr. | c. |
| Bons de remboursement..... | fr. | c. |
| Provisoire..... | fr. | c. |
| Bons an 7..... | fr. | c. |
| Bons an 8..... | fr. | c. |
| Rescriptions sur domaines..... | 92 fr. | c. |
| Rescrip. pour rachat de rentes fonc. | fr. | c. |
| Idem. Non réclamées dans les dép. | fr. | c. |
| Act. de la B. de Fr. j. du 1 ^{er} janv. 1260 | fr. | c. |

Entreprises particulières.

| | | |
|--|----------|----|
| Actions de la Caisse des rentiers. | fr. | c. |
| Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} janv. | 1140 fr. | c. |
| Actions des fonderies de Vaucluse. | fr. | c. |

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, Iphigénie en Aulide, et Ulysse. Mlle Josephine Armand, qui n'a encore paru sur aucun théâtre, débutera par le rôle d'Iphigénie.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui,

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui les Torts apparens, l'Amour au régime, et les Conjectures.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui Roméo et Juliette. — En attendant une repré. au bénéfice de M^{me} veuve Dozainville.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui Bertin et Colardeau, la Marchande de Modes, et le Vieux Chasseur.

Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre. Aujourd'hui le Tocsin, le Béverley, la Bonne Femme, et Cadet professeur.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui la 5^e repré. de la Tête du Diable, et le Flambeau de l'Amour, mélod. en 3 actes, orné de musique et décors nouv.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui Saakem, ou le Corsaire, et Héléonor de Portugal.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle S.-Honoré. Spectacle tous les jours, sans exception, à huit heures. M. Olivier fera les Tours les plus curieuses; et répètera les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la Cour.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.